

Linguistique et anthropologie raciale en Allemagne nazie : sciences contradictoires ou sciences complémentaires ?

Christopher HUTTON
Université de Hong-Kong

La nature de la diversité humaine a été et reste l'une des questions intellectuelles fondamentales de la modernité, et elle offre une série fascinante d'études de cas concernant l'interaction entre science, idéologie et politique d'Etat. Il y a un grand intérêt à lire ensemble les histoires de l'anthropologie physique ou raciale et de la linguistique, puisque ces sciences ont proposé des taxinomies de la diversité humaine en partie complémentaires et en partie rivales. Dans le cadre de ce recueil, on pourra préciser les choses en considérant l'état des théories de la diversité physique et linguistique de l'humanité au sein de structures étatiques autoritaires. La question centrale que l'on se posera dans cet article est la façon dont les relations perçues entre la diversité physique et la diversité linguistique de l'espèce humaine ont été comprises dans le contexte du national-socialisme. On soutiendra que, même en Allemagne nazie, où l'idéologie raciale a joué un rôle si fondamental, il y avait un rôle potentiellement significatif pour une conception de l'identité humaine reposant sur le langage ou la langue maternelle.

Un des éléments-clés de l'idéologie nazie était l'accent mis sur la différence. Les théories universalistes d'une égalité humaine, de droits et de valeurs partagés, étaient rejetées au profit d'un relativisme qui considérait la diversité humaine comme l'ordre naturel du monde. Toute théorie politique, sociale ou biologique qui promouvait l'effacement des différences était rejetée. La crise intellectuelle qui a amené le nazisme était le fait de croire que, puisque la modernité s'accélérait, les différences raciales et culturelles allaient s'estomper. La civilisation de masse était sur le point de triompher de l'hérédité et du lignage, et les groupements naturels de l'hu-

manité en tribus et races étaient en train de fusionner en des formes inorganiques, déformées et abâtardies d'une vie urbaine moderne. Ces idées étaient largement partagées par des intellectuels européens de tendances politiques et sociales différentes, tant de gauche que de droite. Parmi les écrivains et penseurs britanniques modernistes, des discussions informelles concernant l'élimination des membres criminels ou malades du corps social étaient répandues¹.

Il serait faux de présenter l'Allemagne nazie comme un exemple d'une totale subordination de la science au contrôle politique et idéologique. La question de ce qui était scientifique n'était pas totalement absorbée par la question de ce qui était idéologiquement acceptable. Dans les premières années du régime, les dirigeants étaient aussi préoccupés par l'acceptation internationale de leur politique et de leur idéologie, et l'importance des Etats-Unis en tant que pionniers dans les politiques eugéniques était constamment mise en avant. Cela signifiait qu'il y avait une véritable tension aussi bien qu'une interaction entre science et idéologie. Il sera soutenu ici qu'une logique scientifique particulière était à l'œuvre durant le Troisième Reich, et que cette logique œuvrait vigoureusement contre l'emploi de la race anthropologique comme un élément-clé dans l'idéologie nazie. Alors que l'anthropologie raciale était importante pour définir qui était étranger au *Volk* (par exemple, ceux d'ascendance juive ou africaine), elle avait beaucoup moins à offrir en termes d'une définition positive de ce qui devait être 'allemand'. Il ne s'agit pas de nier le caractère central des idéologies raciales et racialistes dans le phénomène du nazisme dans sa totalité. Mais le soutien scientifique au concept anthropologique de race provoqua, il est clair, une quantité de problèmes méthodologiques et politiques extrêmement entremêlés, pour lesquels il n'y avait pas de solution claire dans les termes de la théorie raciale de l'époque. L'anthropologie raciale était politiquement problématique là où la linguistique ne l'était pas, et cela laissa aux linguistes un espace théorique libre pour compenser les imperfections méthodologiques de l'anthropologie raciale.

Un exemple des confusions entre les concepts linguistiques et raciaux est le statut du terme 'aryen'. Dans le cas de ce terme, la relation entre l'anthropologie raciale et la linguistique fut élevée au rang de question centrale, et un examen plus minutieux du problème démontre des contradictions méthodologiques et intellectuelles au cœur de l'Etat nazi. Il a souvent été avancé qu'une théorie particulière de la diversité physique humaine popularisée par des anthropologues raciaux était la clé des mesures de l'Allemagne nationale-socialiste, et cela est souvent résumé dans la notion de la supériorité d'une 'race aryenne'. Dans son livre *In Search of*

¹ Carey, 1992.

the Indo-Europeans, Mallory parle de «l'appropriation erronée d'un concept linguistique et de son utilisation dans un cadre déjà existant de préjugés, spéculations et aspirations politiques»². Comas³ déclare que «[l'] erreur fondamentale de l' 'aryanisme' et du 'nordisme' dans toutes ses formes réside dans une confusion d'idées qui est très répandue mais totalement non-scientifique : le terme *race* est employé indifféremment comme un synonyme de *langue* et de *nation*».

Dans le discours savant de la fin du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème}, il était devenu largement accepté que c'était un péché intellectuel que de confondre les catégories raciales et les catégories linguistiques. Ces commentaires étaient essentiellement des polémiques contre une imprécision antérieure concernant la classification de la diversité humaine, dans laquelle le linguistique, le géographique, le racial et le politique étaient amalgamés. Dans le discours scientifique du début du XX^{ème} siècle, il n'était pas scientifique de confondre la classification par la langue et la classification par la race. Si nous pouvons prouver que le national-socialisme confondait ces deux catégories, alors nous aurons un modèle simple pour illustrer comment une idéologie d'Etat s'est imposée au-dessus de la sagesse scientifique admise.

Cependant, il est presque impossible de trouver une occurrence du terme spécifique *arische Rasse* ('race aryenne') dans les publications officielles et scientifiques de l'Allemagne nazie. L'aryanisme en tant que formation idéologiquement raciste se reflétait dans les usages populaires ou propagandistes, dans l'opposition idéologique entre l'Aryen et le Juif, mais la notion d'une race aryenne, et l'emploi du terme 'aryen' pour désigner des différences raciales, étaient considérés comme posant des problèmes politiques et intellectuels. Le terme était trop vague et englobait une série potentiellement très grande de peuples. De la même manière, 'non-aryen' en tant que synonyme de 'juif', qui devint profondément enraciné dans les pratiques linguistiques quotidiennes du Troisième Reich, avait, en cas de stricte interprétation du terme, un potentiel extrêmement large de référents. De plus, la notion d'une race aryenne s'opposait maladroitement au concept politique fondamental de la pensée nazie, celui du *Volk*, qui ne distingue pas clairement entre 'aryen' et 'allemand'. Dès 1935, le terme 'aryen' fut reconnu officiellement comme faisant référence à une famille de langues et n'ayant aucune signification raciale propre. Pendant les deux premières années du régime nazi, les documents officiels et les lois faisaient référence à une 'origine aryenne', généralement sous la forme négative 'd'origine non-aryenne' (*nicht arischer Abstammung*), évitant l'emploi

² Mallory, 1989, p. 282.

³ Comas, 1961, p. 49.

du terme 'race'. Cependant, dès la fin de 1935, la méfiance envers le terme aryen amena son remplacement par 'de sang allemand ou apparenté' (*deutschen oder artverwandten Blutes*).

Si les notions de race aryenne ou même d' 'origine aryenne' étaient écartées, car inadaptées pour servir de base scientifique à l'idéologie et à la politique d'Etat nazies, quelle était l'unité fondamentale sur laquelle le nazisme devait être fondé ? Le concept-clé dans les discours populaires et académiques était celui du *Volk*. On peut dire que ce terme est le concept central de l'idéologie nazie, mais son emploi pose une série de questions difficiles. Quelle était la relation entre *Volk* et *Rasse* (race) ? Est-ce que *Volk* était une unité raciale ? Si oui, quelle était la nature de cette unité ? Y avait-il une race allemande ?

Dans les termes des discours scientifiques des années 1920-1930, en lien avec la discussion du terme 'aryen', il était reconnu que la notion de *Volk* devait être clairement distinguée de celle de race. Il n'y avait pas de relation bi-univoque entre *Volk* et *Rasse*. Un *Volk* était défini par une langue, une histoire et une culture communes ; une race était caractérisée par une similarité dans les caractéristiques corporelles et génétiques, et aussi – pour certains théoriciens – par des attributs psychologiques partagés. Il était généralement admis que tous les peuples, ou tout du moins tous les peuples avancés ou civilisés (*Kulturvölker*), étaient composés de plusieurs races. Le *Volk* allemand était le résultat d'une hybridation raciale entre des races d'Europe centrale et d'Europe du nord. Les anthropologues raciaux proposèrent diverses terminologies et étaient d'avis différents quant à l'analyse de ce mélange, mais ils étaient d'accord qu'il n'était pas scientifique de parler de race allemande ou, pour la même raison, de race juive. Un des anthropologues raciaux influents fut Hans F. K. Günther, dont la classification atteignit un statut semi-officiel. Il divisait le peuple allemand entre les races nordique (*nordisch*), méditerranéenne (*westlich*), dinarique (*dinarisch*), orientale (*ostisch*), balte (*ostbaltisch*), phalienne (*fälisch*) et sudète (*sudetisch*), et décrivait ces races en termes de types corporels et de caractéristiques psychologiques. De plus, il y avait eu plus récemment en Europe d'autres influences raciales 'étrangères', de la part des races asiatique (mongoloïde), orientale et négroïde. Les Juifs se caractérisaient par un mélange d'éléments raciaux orientaux (*orientalisch*) et d'Asie mineure (*vorderasiatisch*).

Puisqu'il n'y avait pas moyen de présenter le *Volk* allemand comme racialement pur, cela posait la question de ce qui distinguait les éléments raciaux essentiellement allemands de ces autres influences raciales extérieures ou étrangères. Günther désignait le premier groupe de races sous le terme de races 'européennes' puisqu'elles étaient présentes en Europe depuis les temps préhistoriques, mais cette utilisation de la présence historique et de la patrie raciale n'était pas sans poser de problèmes, puisque cela

impliquait que quelques-uns des éléments raciaux du peuple allemand étaient plus vieux ou 'plus originels' que d'autres⁴.

Si le *Volk* allemand était racialement hybride, cela ne signifiait-il pas qu'il l'était aussi physiquement et spirituellement ? Qu'est-ce qui rendait le peuple allemand *allemand*, en opposition à ce méli-mélo de traits raciaux partagés par les autres peuples européens ? C'était une question politique et idéologique cruciale pour un régime qui mettait l'accent sur les qualités uniques du peuple allemand, avec ses expériences historiques partagées et sa destinée commune.

L'anthropologue Eugen Fischer mettait en avant que, outre le fait qu'utiliser un critère linguistique pour déterminer les classifications raciales était une profonde erreur⁵, la race était en fait d'une grande importance pour déterminer le *Volk*, puisque ses membres étaient forcément des individus d'une race particulière ou d'un mélange racial. Biologiquement, chaque *Volk* est racialement mélangé, mais la nature de ce mélange est essentielle. Le plus grand mélange racial a lieu quand deux peuples fusionnent, soit à la suite de la conquête de l'un par l'autre, soit à la suite d'une assimilation graduelle, et, en pareils cas, le rapport de la race au *Volk* est d'une importance fondamentale. Quand, par exemple, un *Volk* en conquiert un autre, l'interaction consécutive entre les deux peut prendre plusieurs chemins selon leurs relations raciales. Les deux cultures peuvent entrer en lutte pour leur survie, et un des résultats pourrait être le remplacement de la langue du groupe inférieur, sans que cela implique nécessairement un mélange racial immédiat. Ce mélange racial est empêché si le groupe supérieur a de sérieux tabous culturels ou religieux contre le mélange, mais, à long terme, même dans ces conditions, il y aura un processus graduel d'interfécondation. De plus, les conquérants de l'extérieur pourraient être inadaptés au climat ou à d'autres facteurs environnementaux, et subir un processus de déclin. Si la couche supérieure de la société subit ce processus graduel de désélection, alors le peuple originel conquis pourrait émerger à nouveau en tant que type (avec peut-être malgré tout quelques marqueurs génétiques en provenance du peuple qui a perdu les avantages de sa conquête), mais avec maintenant une langue et une culture différentes. L'exemple-type de cette interaction particulière est l'Inde ancienne⁶.

Un autre résultat possible était qu'une conduite conquérante biologiquement bien adaptée chasse le peuple conquis, mais intègre quelques formes culturelles du peuple défait⁷. Le destin d'un peuple peut être in-

⁴ Günther, 1933, p. 47

⁵ Fischer, 1923, pp. 128-129 et 133-134.

⁶ Fischer, 1923, pp. 128-130.

⁷ Ibid., p. 131.

fluencé par une multitude de facteurs environnementaux ou autres. Le plus crucial de tous était cependant la qualité de sa composition raciale, étant donné les grandes différences de qualité entre les races, en particulier en ce qui concerne leurs capacités mentales⁸. Si la couche conquérante est plus ou moins compatible avec la couche conquise et est capable de jouer un rôle de leader, alors le nouveau *Volk* peut connaître une brusque poussée de son énergie économique, politique ou créative. Cela suggérerait que la force du peuple allemand résidait dans son caractère hybride. Ce n'est qu'après coup que l'on peut discerner si telle ou telle combinaison particulière a fonctionné ou non.

Cette vision biológico-historique du destin de chaque *Volk* particulier portait en elle un fort avertissement. Dans le contexte de la montée du nazisme, des eugénistes, des anthropologues raciaux et des biologistes évoquèrent les dangers raciaux qui se trouvaient devant le peuple allemand. Même si l'analogie entre la vie d'un individu et la vie d'un *Volk* était trompeuse, il était néanmoins possible pour un *Volk* de tomber dans le déclin et la dégénération (*Entartung*)⁹. Les peuples pouvaient croître et décliner et ce qui déterminait cela par-dessus tout, c'était la qualité de leur composition raciale. Un *Volk* peut subir un processus vieillissant, mais chaque race reste inchangée et fixe dans sa nature, comme les espèces de plantes ou d'animaux, à moins qu'elle ne soit détruite, c'est-à-dire qu'elle «meurt d'une mort non-naturelle»¹⁰. Dans le but d'assurer la survie du *Volk* allemand, il était essentiel de comprendre la nature de sa composition raciale et des règles qui régissaient l'interaction entre la différence raciale, l'individu et le *Volk*¹¹.

Pour Fischer, la population de l'Europe était en majorité constituée de quatre races de base : la race nordique, la race méditerranéenne, la race alpine et la race dinarique¹². La race nordique était le vecteur des langues indo-européennes, et sa patrie d'origine était le nord de l'Europe, à partir d'où elle se dispersa par vagues migratoires, ce qui amena la race nordique à se mélanger à d'autres groupes raciaux. Le type slave était ainsi un mélange entre les nordiques et les mongoloïdes, et c'était la mission historique des peuples slaves que de former un tampon entre les tribus mongoles

⁸ Ibid., pp. 131-132.

⁹ Baur & Fischer & Lenz, 1923, p. 1.

¹⁰ Fischer, 1923, p. 132.

¹¹ Baur & Fischer & Lenz, 1923, p. 2.

¹² Fischer, 1923, p. 134-140.

et germaniques¹³. Plus ce peuplement nordique était éloigné de sa patrie, plus il avait de chances d'être submergé par d'autres races¹⁴.

La réponse apportée par Hans Günther et d'autres à la question du caractère racial du *Volk* allemand était que l'élément nordique avait non seulement contribué avec ses caractéristiques raciales particulières (pensées généralement en termes de leadership et de créativité) au mélange racial du *Volk*, mais était aussi l'élément racial principal au sein du peuple allemand. Ce modèle était basé sur deux concepts de base. Premièrement, la supériorité de la race nordique et deuxièmement le fait que la vigueur de la race nordique dépendait de la proximité de sa patrie originelle. Plus la race nordique était éloignée de sa patrie, plus elle avait de chances d'être anéantie soit par un mélange racial indésirable, soit par des facteurs environnementaux ou climatiques.

Dans ce modèle était implicite un continuum racial au sein du peuple allemand, entre les nordiques et les non-nordiques. Le *Volk* allemand était le produit d'une dépréciation raciale à partir de la pureté nordique, et sa survie dépendait de façon cruciale de la défense de l'élément nordique. La conclusion évidente était que certains Allemands étaient racialement supérieurs aux autres. On ajoutait à cela un puissant pessimisme concernant l'actuelle évolution raciale du peuple allemand, et en fait de tous les 'peuples civilisés' (*Kulturvölker*), et la crainte de voir les éléments supérieurs du *Volk* être progressivement submergés par une vague croissante de médiocrité génétique.

Avec la prise du pouvoir par les nazis, la question de la composition raciale du peuple allemand devint un problème politique sérieux dans les tentatives du régime de mettre en avant une idéologie cohérente. La compréhension du nazisme comme une émanation du mouvement nordique était répandue en Allemagne dans les premières années du régime. Eugen Fischer fut critiqué pour avoir soutenu une représentation racialement hybride du *Volk* allemand et pour avoir minimisé le caractère central de la race nordique, une accusation qu'il contesta¹⁵.

Cependant, beaucoup tirèrent l'évidente conclusion qui s'imposait, à savoir que ceux qui étaient physiquement plus proches de l'idéal nordique étaient dans un certain sens de meilleurs Allemands. Cela provoqua une augmentation considérable de commentaires et de débats, quand on se rendit compte de ce que cela impliquait. Le régime nazi allait-il mettre en pratique des mesures raciales eugéniques contre les éléments non-nordiques

¹³ Fischer, 1923, p. 142.

¹⁴ Ibid., p. 144.

¹⁵ Fischer, 1934.

et inférieurs du peuple allemand, comme le préconisaient certains apologistes nordiques dans les années 1920-1930 ?

Martin Otto Johannes déclara en 1934 que la question devait être appréhendée avec tact et sensibilité, et que l'objectivité requise pour discuter de choses si profondément personnelles était très rare. La propagation d'idées concernant la race fut parfois maladroitement traitée, provoquant une augmentation de discussions mal informées dans des contextes éducatifs, que le Parti cherchait justement à contrôler. Il fallait souligner que la composante nordique était le lien unificateur entre les éléments raciaux du peuple allemand et que les dispositions (*Anlagen*) physiques et corporelles pouvaient être héritées séparément des dispositions mentales ou psychologiques, et donc que l'apparence phénotypique d'un individu (*Erscheinungsbild*) n'était pas le premier critère pour évaluer la valeur de cet individu. Il était aussi important de mettre en avant les qualités des races non-nordiques et leur importante contribution au peuple allemand ; la contribution de l'élément racial oriental (*ostisch*) ne devrait pas être sous-estimée, vu qu'il avait apporté «l'énergie, la persévérance, la docilité et la loyauté dans des petites choses»¹⁶.

Néanmoins, pour Johannes, la supériorité de l'élément nordique restait incontestée, et cet élément devait être encouragé par un processus d'*Aufnordung*, de «nordification». Cela pouvait être fait en créant, en lieu et place des conditions défavorables actuelles, les conditions sous lesquelles l'élément nordique s'épanouirait, en protégeant les souches paysannes et en favorisant une politique de colonisation, et en mettant l'accent sur l'esprit guerrier dans les structures éducatives. Il était aussi nécessaire d'abolir l'argent et l'«état d'esprit mercantile» (*Gelddenken*). En vue de la possible accusation qu'il était simplement en train de promouvoir une absurdité de race politisée à laquelle le *Führer* avait donné son approbation, ou une espèce superficielle de nordification, Johannes notait qu'il avait lui-même les cheveux bruns et que son approche «objective» de la race avait été critiquée par quelques membres de la faction «pro-blonds», mais qu'il savait très bien que «la couleur et la forme corporelle» n'étaient pas décisives et que le facteur le plus important était «l'esprit nordique, l'âme nordique et l'état d'esprit nordique»¹⁷.

Mais cela soulevait un problème supplémentaire. S'il n'y avait pas de connexion nécessaire entre le type corporel et l'esprit ou l'âme d'un individu, d'où venait alors l'importance actuelle des caractéristiques corporelles ? Il y avait une étrange connotation chrétienne à cette conclusion, avec son accent mis sur la personne intérieure plutôt que sur l'apparence

¹⁶ Johannes, 1934, p. 111.

¹⁷ Johannes, 1934, p. 112.

extérieure. Quel pourrait être le rôle de l'anthropologie raciale pour étayer l'idéologie raciale de l'Etat, si on ne pouvait pas faire une évaluation cohérente des types physiques humains ?

L'anthropologie raciale était donc dans une impasse méthodologico-politique. Si l'élément nordique est supérieur, alors quelques Allemands sont plus égaux que d'autres. Cela impliquait que pour élever le niveau du peuple allemand, il était nécessaire d'éliminer les éléments non-nordiques qui, sur certains points, étaient les résidus des populations slaves indigènes. Cela mettait la population non-nordique à seulement un degré au-dessus des Juifs et des Africains dans la hiérarchie raciale allant du désirable à l'indésirable, et cela créait une division nord-sud dans l'unité du *Volk* allemand. Les adversaires du national-socialisme remarquaient allégrement que l'anthropologie raciale présentait le peuple allemand comme un mélange abâtardi, un *Mischvolk*.

D'un autre côté, si la valeur supérieure d'un individu réside dans l'esprit nordique plutôt que dans le type corporel, alors à quoi servait donc le recours à l'anthropologie raciale, étant surtout donné le scepticisme largement répandu même parmi les anthropologues raciaux concernant l'identification des soi-disant types psychologiques de races ?

Une solution était de dire que les différentes races du *Volk* allemand avaient toutes individuellement contribué à la composition du peuple allemand et que le résultat était un mélange racial unique, différent par sa nature de toutes les autres nations européennes. Mais le diagnostic de la différence entre les Allemands et les autres Européens avait à nouveau tendance à être fait sur la base du pourcentage plus élevé de sang nordique chez les Allemands. Une deuxième solution était de dire que le sang nordique s'était répandu et baignait le *Volk* tout entier. Ainsi, Ludwig Ferdinand Clauss refusait l'idée que le sang nordique était associé à une aire géographique, comme l'Allemagne du Nord. Il affirmait qu'il était aussi dominant dans le sud de l'Allemagne et qu'il était «le porteur de la germanité»¹⁸. Carl Schuchardt¹⁹ écrivait que chaque race avait un rôle à jouer, selon ses talents, au sein de l'union fraternelle du *Volk* en tant que tout.

Mais cela soulevait à nouveau le problème de savoir quelle valeur accorder aux caractéristiques physiques, et l'idée du sang nordique imprégnant le *Volk* allemand, toute tentante qu'elle fût pour la propagande, n'était manifestement pas scientifique, même selon les standards de l'anthropologie raciale elle-même.

Une troisième solution était simplement de dire que les Allemands étaient une unique race unifiée, que le *Volk* était en fait une *Rasse*. L'idée

¹⁸ Clauss, 1936, p. 32.

¹⁹ Schuchardt, 1941, p. 345.

d'une 'race allemande' était cependant considérée comme scientifiquement et politiquement inacceptable. Dans une circulaire confidentielle émanant du *Rassenpolitisches Amt* (RPA) *der NSDAP*, le département de la politique raciale du parti ouvrier national-socialiste à Berlin, datée du 2 octobre 1934²⁰, Walter Gross mettait les choses au clair en disant que toute discussion concernant l'existence d'une race allemande était à la fois «dans les faits et politiquement erronée et nuisible». Gross (1904-1945), qui avait rejoint le parti nazi en 1925, était médecin et activiste au sein de l'Union des Médecins Nazis (*NS-Ärztbund*). Le RPA s'occupait de la clarification, de la promotion et de la supervision de l'idéologie raciale, et Gross, qui en 1935 soutint une habilitation en science raciale et fut professeur honoraire à Berlin, était un formidable activiste à l'intersection de la politique et de la science raciale.

Gross reconnaissait que la propagation de l'idée d'une race allemande était motivée par un désir d'atténuer ce qui paraissait être la rhétorique exagérée et bornée du «mouvement pour une race nordique» (*nordische Rassenbewegung*). Mais la notion était scientifiquement défectueuse. Alors que l'idéologie nationale-socialiste n'avait pas besoin d'une preuve académique, il était nécessaire que la science jouât un rôle dans la dispute intellectuelle avec les ennemis du national-socialisme. Dans ce contexte, il aurait été désastreux que les découvertes scientifiques sur lesquelles se basaient les théories raciales des nazis pussent être mises de côté pour le bien de la convenance politique, permettant ainsi aux ennemis du national-socialisme de dénier la réalité des lois d'hérédité. Il y avait une langue allemande, un peuple allemand, mais le *Volk* était un mélange de races, et toute description raciale des Allemands devait en tenir compte. Le concept de 'race' était ainsi défini par les sciences naturelles et devait être strictement distingué du sens dans lequel on pouvait parler d'une personne allemande ou du peuple allemand. Gross disait que cet emploi du terme 'race' était caractéristique des ennemis du national-socialisme, en particulier des «Juifs libéraux et ultramontains», qui donnaient la prééminence, sur la lignée du sang, à des facteurs extérieurs, tels qu'une histoire commune, une langue ou une nationalité, permettant ainsi aux Juifs et aux tsiganes d'être inclus dans une race autrichienne ou allemande.

Le quatrième point de la circulaire de Gross concernait la question de l'idéal nordique et de son impact potentiellement diviseur et préjudiciable pour l'unité de la communauté nationale (*Volksgemeinschaft*). Gross ne rejetait cependant pas l'idéal nordique, mais suggérait de ne pas parler du fait de la mixité raciale des Allemands, ou au moins de la sous-estimer, afin d'éviter toutes ces malheureuses conséquences. Parler d'une race alle-

²⁰ Poliakov & Wolf, 1983, pp. 411-413.

mande pouvait être discrètement admis dans les écoles ou d'autres institutions, mais sans en faire une affaire publique. S'il devait y avoir des déclarations publiques à faire, elles devaient émaner de Gross lui-même.

Alors que la circulaire de Gross se préoccupait avant tout d'éviter de faire de la différence raciale du *Volk* allemand une affaire publique, elle ne résolvait pas un problème théorique incontournable. Si le *Volk* allemand était un mélange de races nordiques et non-nordiques, alors il était évident que, étant admis que l'élément nordique exprimait l'idéal racial le plus élevé, le mélange d'éléments au sein du *Volk* avait conduit à un déclin racial, et qu'il serait donc légitime de ranger tous les membres individuels du *Volk* selon leur proximité par rapport à l'idéal nordique. D'un autre côté, si l'élément nordique n'avait ni plus ni moins de valeur que les autres éléments raciaux qui composaient le peuple allemand, alors comment était cet idéal racial qui devait être défini, puisqu'il n'y avait rien de racial pour distinguer les Allemands de leurs voisins européens immédiats qui avaient aussi une composante nordique ?

Gross proposa une solution fondamentalement politique, qui impliquait de réduire le profil public de l'anthropologie raciale. Il y avait au moins deux niveaux au discours sur la race. Il y avait l'entière complexité de la théorie raciale, avec ses controverses et débats scientifiques inhérents, mais au sein de laquelle le modèle de Günther de la composition raciale du *Volk* avait acquis un statut canonique. Il y avait ensuite le discours public ou populaire concernant la race, dans lequel le *Volk* était présenté comme une communauté à la fois morale et biologique. Le problème de Gross n'était pas tant de réconcilier ces deux niveaux de doctrine raciale que de les empêcher d'interagir dans le domaine public et de jeter le trouble dans les esprits du peuple allemand. La conséquence de ceci était que l'anthropologie raciale, en tant que discours académique ou intellectuel, était un domaine beaucoup plus sensible politiquement que la plupart des autres domaines de la recherche académique, même là où un discours émanait d'idéologues approuvés ou dévoués aux nazis.

Les anthropologues raciaux étaient donc sujets à un contrôle politique beaucoup plus grand que les autres universitaires ou intellectuels et l'anthropologie raciale devait s'abstenir d'une participation trop active dans le domaine public. Gross demanda à Günther de ne pas se faire remarquer publiquement ; Ludwig Clauss entra en conflit avec Gross et fut finalement exclu du parti nazi. Les anthropologues raciaux qui étaient partisans de l'existence d'une race allemande furent renvoyés de leurs postes universitaires (par exemple Karl Saller). De même que pour d'autres questions intellectuelles susceptibles de diviser le *Volk*, tel que le débat concernant le statut de la minorité sorabe (les Sorabes étaient-ils des Slaves germanisés

ou des membres slavophones du *Volk* allemand ?), la réponse du régime fut de dépassionner ou même d'oublier les discussions ouvertes²¹.

Dans ce survol il est vrai schématique ou abstrait du destin de l'anthropologie raciale sous le Troisième Reich, on peut voir qu'il y avait un rôle clairement idéologique et politique pour une science du langage. La langue allemande peut être comprise comme le lien qui unit le peuple allemand qui l'a portée avec lui tout au long de son histoire et qui l'a façonnée par ses expériences collectives et ses luttes. Une fois que l'anthropologie raciale a clairement démontré, et les linguistes accepté, que les Juifs germanophones n'étaient pas des membres du *Volk*²², alors il n'y avait plus d'obstacle politique ou intellectuel majeur pour empêcher les linguistes universitaires de servir l'Etat nazi.

Il y avait un problème parallèle à celui du rapport entre *Volk* et *Rasse*, à savoir celui de la diversité dialectale de la langue allemande. Les identités régionales du *Volk* allemand étaient généralement fondées sur l'identité dialectale, en plus de la division confessionnelle nord-sud. Pourtant, le rapport entre langue et dialectes était beaucoup plus facilement conciliable que celui entre *Volk* et *Rasse*, surtout parce que le modèle de l'arbre généalogique de l'histoire des langues suggérait que les dialectes avaient un ancêtre commun, alors qu'il n'y avait pas d'accord général concernant le fait que les races européennes avaient une origine raciale commune. L'idée d'une langue allemande unique était, dans les termes de l'époque, moins sujette à une remise en cause méthodologique que celle d'un peuple allemand racialement uni, même si au niveau des dialectes il y avait des continuums avec d'autres langues, comme le néerlandais ou le danois.

La prise du pouvoir par les nazis offrit à l'anthropologie raciale un rôle potentiellement central, mais ce fut un rôle qu'elle fut incapable de jouer à fond, à cause de la faiblesse manifeste de sa méthodologie et de ses bases théoriques. La linguistique, dans ce cas la linguistique 'de la langue maternelle' de Leo Weisgerber et d'autres, jouissait de plusieurs avantages déterminants sur l'anthropologie raciale. Les linguistes tendaient à dessiner les frontières sur les mêmes lignes que les frontières subjectives utilisées par les locuteurs ordinaires. Ainsi, la limite entre les langues germaniques et les langues slaves était clairement reconnue aussi bien par les spécialistes que par les simples gens. Il est vrai que les linguistes, si on insiste, accepteront le fait que les langues sont des constructions et mettront en évidence les effets de continuum, mais cela a habituellement très peu d'effet sur la pratique descriptive réelle, à moins que l'objet de la recherche soit précisé-

²¹ Cf. Geisenhainer, 2002, pp. 296-325.

²² Tabouret-Keller, 1996.

ment le continuum. Les anthropologues raciaux, quant à eux, ne travaillaient que partiellement avec des stéréotypes reconnaissables (par ex. l'idéal nordique) et le système de classification d'un théoricien comme Günther était considérablement éloigné, et même à l'opposé, des catégories profanes ordinaires. Cela créa de sérieux problèmes pour la présentation de l'anthropologie raciale dans les écoles et les médias. La linguistique se fondait sur le prestige de l'écrit et sur le caractère culturel établi des systèmes d'écriture ; elle avait un poids culturel plus important que la sémiotique visuelle des anthropologues raciaux. Alors que la langue ne permettait pas un diagnostic direct de l'identité raciale, dans beaucoup de cas elle en était un substitut effectif ; ce fut par exemple, le cas des Allemands ethniques et des autres minorités d'Europe de l'est. Ces groupes étaient présumés ne pas être touchés par les tendances assimilatrices de la modernité, puisque la langue pouvait être un indice des ancêtres, comme elle l'avait été dans la pré-modernité (ou préhistoire) idéalisée, quand les catégories raciales et linguistiques étaient isomorphes.

La langue pouvait parler et exhiber sa relativité telle que représentée par le linguiste. Elle pouvait traiter avec plus de succès que l'anthropologie raciale de la question du caractère relatif des valeurs. Elle apportait une réponse beaucoup plus cohérente que l'anthropologie raciale à la question de savoir ce qui différenciait les Allemands de leurs voisins. En anthropologie raciale, le relativisme consistait à dire que chaque race avait ses propres valeurs, qui n'étaient valables que pour elle seule, de même que des races différentes ont des notions différentes du corps parfait (*Schönheitsideal*). Mais c'était intellectuellement faible et peu convaincant, en comparaison avec l'argumentation sophistiquée que l'on trouvait en linguistique concernant les différences de cultures et de visions du monde. La langue pouvait non seulement réunir les races disparates du *Volk*, elle pouvait aussi donner une contenance au caractère unique du *Volk* et à la vision qu'on en avait.

D'un autre côté, l'anthropologie raciale avait prouvé qu'elle était une sérieuse gêne politique, dans le sens qu'elle ne pouvait apporter aucune réponse scientifiquement satisfaisante à la question de savoir ce qui unifiait le *Volk*. De plus, l'explication du sens linguistique était une pratique culturelle essentielle (lexicographie), contrairement à l'examen des particularités physiques qui évoquait les superstitions 'caractérologiques' populaires comme la chiromancie. La race ne disait rien par elle-même, elle avait besoin d'un anthropologue racial pour être interprétée, procédure qui appelait des objections relatives à l'arbitraire et au parti pris idéologiques.

Au début, la politique étrangère du régime nazi tendait à la réunification de la communauté détruite des gens dont la langue maternelle était l'allemand, et non pas à la réunification de la race nordique. Durant ses premières étapes, le nazisme prit la forme d'un nationalisme linguistique.

On ne trouve pratiquement aucune mention sérieuse de ce fait en tant que partie du caractère idéologique du nazisme, en partie parce qu'il est admis que les idéologies linguistiques sont dans un certain sens en désaccord avec le 'racisme biologique', ou du moins plus 'soft', et en partie parce qu'il nous a été dit que le nazisme était basé sur la notion de race aryenne.

L'objection à cela sera que les Juifs allemands ont aussi l'allemand comme langue maternelle. Mais à bien des égards là est la clé. Les Juifs étaient vus par les anthropologues raciaux et les idéologues nazis comme un peuple 'non naturel'. Ils étaient capables de conserver leur identité raciale dans les villes modernes, et leur identité en tant que *Volk* ne nécessitait pas une langue maternelle. Dans ce sens, ils pouvaient endosser l'identité d'un germanophone sans perdre leur vision du monde juive et sans absorber la vision du monde linguistique qu'ont façonnée l'auto-compréhension des Allemands et leurs relations à la nature. A cet égard, les Juifs étaient distincts du type nordico-allemand, pour qui la modernité était nocive, mais qui était semble-t-il fatalement attiré par le péché racial et sexuel que représentait la modernité.

Une fois que l'anthropologie raciale eut défini le *Volk* négativement, elle put être mise de côté en faveur de disciplines qui expliquaient le concept du *Volk* comme une unité positive. Avec la science de la génétique des populations qui offrait un modèle du *Volk* en tant que population biologique nécessitant une protection eugénique, les linguistes universitaires jouèrent un important rôle de soutien. Ce concept biologique du *Volk* était complémentaire, plutôt qu'en conflit avec les disciplines des sciences humaines ou *Geisteswissenschaften*. Enfin, le nazisme a collaboré avec des courants plus larges dans la pensée européenne à rien moins que faire triompher la génétique des populations moderne face à l'anthropologie raciale dans l'étude de la diversité humaine.

© Christopher Hutton

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAUR, E., FISCHER, E., LENZ, F., 1923 : *Menschliche Erblchkeitslehre*, 2^{ème} édition révisée, München : J. F. Lehmann. [Génétique humaine]
- CAREY, J., 1992 : *The intellectuals and the masses : pride and prejudice among the literary intelligentsia 1880-1939*, London : Faber and Faber.
- CLAUSS, L., 1936 : *Die nordische Seele : eine Einführung in die Rassenseelenkunde*, München : J. F. Lehmann. [L'âme nordique : une introduction à la psychologie des races]
- COMAS, J., 1961 : «Racial myths», in *Race and Science*, New-York : Columbia University Press/Unesco, pp. 13-55.
- FISCHER, E., 1923 : «Die Rassenunterschiede des Menschen», in Baur, E., Fischer, E., Lenz, F., 1923, pp. 82-154. [Les différences raciales humaines]
- — 1934 : «Rassenkreuzung», *Volk und Rasse*, t. IX, fasc. 8, pp. 247-251. [Croisement racial]
- GEISENHAINER, K., 2002 : 'Rasse ist Schicksal'. *Otto Reche (1879-1966) – ein Leben als Anthropologe und Völkerkundler*, Leipzig : Evangelische Verlagsanstalt. ['La race est un destin'. *Otto Reche (1879-1966) – la vie d'une anthropologue et folkloriste*]
- GÜNTHER, H., 1933 : *Kleine Rassenkunde des deutschen Volkes*, 3^{ème} édition, München : J. F. Lehmann. [Petite anthropologie raciale du peuple allemand]
- JOHANNES, M., 1934 : «Aufordnung», *Volk und Rasse*, t. IX, fasc. 4, pp. 111-112. [Nordification]
- MALLORY, J., 1989 : *In search of the Indo-Europeans : language, archeology and myth*, London, Thames & Hudson.
- POLIAKOV, L., WULF, J., 1983 : *Das dritte Reich und seine Denker*, Frankfurt am Main : Ullstein. [Le troisième Reich et ses penseurs]
- SCHUCHARDT, C., 1941 : *Alteuropa : die Entwicklung seiner Kulturen und Völker*, 4^{ème} édition révisée, Berlin : Walter de Gruyter. [L'ancienne Europe : le développement de ses cultures et de ses peuples],
- TABOURET-KELLER, A., 1996 : «Le mot *Volk* dans la presse à destination des maîtres d'écoles primaires des populations allemandes à l'étranger (*Auslandsdeutsche Volksschule*) entre 1890 et 1939», in P. Sériot (éd.), *Langue et nation en Europe centrale et orientale du XVIIIème siècle à nos jours*, Lausanne : Institut de Linguistique et des Sciences du Langage de l'Université de Lausanne, pp. 329-347.